

L'organisation des Trotskystes en URSS.

CLT, numéro 53, avril 1994.

Les lecteurs des *Œuvres* de L.D. Trotsky n'ont sans doute pas oublié les documents des années 1935-1936 où il décrivait les progrès numériques de la « *section russe* » de l'opposition de gauche dont il envisageait alors qu'elle serait bientôt à l'initiative de la IV^e Internationale et candidate à la direction des combats internationaux pour le renversement du capitalisme sur la planète.

Ses adversaires faisaient des gorges chaudes de toutes ses affirmations. Le régime stalinien, disaient-ils, baptise « *trotskystes* » tous ses adversaires et Trotsky est en train de prendre comptant, comme un hommage mérité, ce qui n'est en fait qu'une monstrueuse calomnie. Les trotskystes ne sont guère nombreux dans les camps. Beaucoup ont renié, beaucoup sont morts tragiquement, mais ils ne recrutent ni dans les usines ni dans les camps et le vieux lion rêve à haute voix.

Des auteurs dont la compétence était indiscutée se joignaient parfois à ce chœur en prenant appui sur leur expérience personnelle. Ciliga présentait les groupes trotskystes comme des forteresses assiégées en pleine décomposition idéologique, dirigées et sapées par des espions du NKVD. Victor Serge reprenait les arguments de la grande presse, disait qu'il n'y avait que très peu de « *trotskystes* », une poignée de militants fidèles à Trotsky — l'homme — et en aucune façon une « *section russe* » ou quoi que ce soit qui pût ressembler à une véritable organisation.

On prenait certes conscience que le gauchiste invétéré qu'était Anton Ciliga, le demi-libertaire qu'était demeuré Victor Serge n'aimaient pas les « *orthodoxes* », même trotskystes et emprisonnés, qu'ils avaient une profonde hostilité pour toute organisation en soi et que cela les conduisait à de réelles exagérations, quand ce n'étaient pas des falsifications. Ce n'était évidemment pas une raison parce que le NKVD veillait au grain pour stigmatiser toute action concertée comme une provocation de sa part, comme le faisait Victor Serge, qui réussit en 1936 le coup d'éclat de déclarer « *suspects* » tous les hommes qui l'avaient croisé et qui militaient réellement dans ces conditions.

Soyons francs, nous avons tous été près de les croire et certains d'entre nous les ont crus. C'était vraiment trop difficile d'être trotskystes dans de telles conditions de suspicion, de surveillance et de répression. Et pourtant, ils le furent, ils s'organisèrent, ils se battirent, ils furent vaincus en combattant.

Nouvelles sources d'information.

D'où nous viennent ces certitudes, ces connaissances tout neuves ? Des rares survivants qui ont pu parler et écrire, certes, mais aussi des papiers du GPU, les archives de police, le carnet de bord de la répression. Nous avons tout de suite remarqué que la police de Staline ne fait pas dans l'à peu près et dans l'équarrissage en gros, comme la presse qui traite tous les gens arrêtés de « *trotskystes* ». Les distinctions sont soigneusement maintenues dans les documents internes entre les catégories politiques auxquelles les détenus sont à rattacher, anarchistes-communistes, bundistes, social-démocrates juifs, mencheviks pour les plus anciens, et, pour les nouveaux, toutes les catégories de « *trotskystes* », depuis les « *trotskystes de gauche* » jusqu'aux « *trotskystes* » du centre et de droite », sans oublier les « *décistes* », l'« *opposition ouvrière* » voire les trotskystes « *capitulards* », repentis qui s'organisaient souvent à part du fait des exclusives lancées contre eux par les militants qu'ils avaient abandonnés.

Les informations nous viennent aussi des archives du parti qui distinguent soigneusement les hommes arrêtés pour leur passé — et lequel et pour leur attitude présente. Dans chaque fournée « *d'honnêtes staliniens* » promis au poteau arrêtés dans les années trente, il y a quelques trotskystes — le scribe les souligne — qui sont de vrais anciens dont

personne ne sait si, en camp, ils ne retourneront pas au combat. Quant aux nouvelles recrues, elles sont relativement faciles à déceler à cause de leur âge. Si l'on dispose de listes suffisamment nourries de militants frappés, la comparaison fait apparaître qu'un homme, arrêté pour activité anti-parti, dans le début des années 30, sans aucune velléité de « *trotskyisme* », et qui est en revanche actif dans un groupe très typé « *bolchevik-léniniste* » dix ans plus tard, a toute chance d'avoir été gagné au camp ou en prison. Par qui, sinon par une organisation ? Et il arrive même que, fiers de leur choix, ces tout jeunes gens lancent à la tête de leurs bourreaux leur propre histoire, pourquoi et comment ils sont « *devenus trotskystes* », comment et pourquoi et même par qui ils ont été recrutés.

Et puis il y a la liste des condamnations discrètes, toujours éclairante. Autrefois, à nos yeux il n'y avait qu'un vaste désert dans lequel les militants étaient engloutis, et nous écrivions : « *on perd sa trace* ». Prenons l'exemple d'un « *trotskyte* » connu, Bonis Mikhaïlovitch Eltsine. Organisateur du « *centre* » trotskyte après les déportations des dirigeants, nous écrivions qu'arrêté fin 28, il avait été condamné à une peine de prison qu'il avait purgée essentiellement à Souzdal, terrible prison, puis déporté, en exil à Orenbourg où le témoignage de Victor Serge qui y était avec lui était la dernière nouvelle reçue de lui. Or nous avons reconstitué des pans de sa vie. A partir de 1935, il fut trois fois condamné à de lourdes peines, joua un rôle important dans l'organisation des déportés arrêtés et déplacés, fut l'un des dirigeants des mouvements de Magadan et pour cela condamné à mort et fusillé à l'automne 1937, Staline ayant été finalement plus rapide que la terrible tuberculose osseuse qui le rongait.

N.I. Sermuks, secrétaire de Trotsky, « *disparu* » pour nous il y a dix ans, reparaît en 1936, arrêté après la « *conspiration* » de Kolyma, avec des dizaines d'autres. Nous sommes obligés désormais non seulement de creuser pour chercher des « *affaires* » auxquelles Serge ne croyait absolument pas, comme celle où auraient disparu entre autres F.N. Dingelstedt et V.F. Pankratov, mais de prendre au sérieux les autres, toutes les autres.

Et ce n'est pas facile de les interpréter. Dans l'affaire du « *centre pan-russe de l'opposition* », dit parfois « *centre Rakovsky-Wolfson* », par exemple, Tcherniavsky et Stanchev, les biographes de Rakovsky ont renoncé à utiliser les documents connus faute de pouvoir les interpréter. Nous ne nous le sommes permis qu'après avoir recueilli le témoignage de Genia Khersonskaia, merveilleuse témoin malgré son âge, qui alla du second au premier en 1930 ou 1931. Et du coup, les papiers d'archives deviennent bavards, car ce « *Lipa* », familier de Rako, c'est l'Ukrainien Lipa A. Wolfson infatigable et vaillant. Je pourrais multiplier les trouvailles magiques de ce type, véritables fusées éclairantes.

N'oublions pas la dame « *Chance* » chère aux militants et aux chercheurs qui a fait surgir pour moi du même coup de chapeau le dirigeant syndical S.Ia. Krol du camp de Magadan, des souvenirs de Nadejda Joffe sur Krasnoïarsk et... des registres de la commission centrale de contrôle du « *parti* ».

J'aimerais taire ici le tour de ce que les accusateurs ont appelé non sans exagération, mais avec tout de même un instinct policier juste, les « *centres pan-russes* ».

Centres de Moscou

Nous avons quelques éléments sur le premier « *centre* » clandestin de Moscou, dont nous ne savons qui l'avait désigné. I. Ia. Vratchev nous a appris que c'était Smilga que Trotsky avait désigné pour assurer la responsabilité au cas où il serait lui-même arrêté, mais il le fut presque aussitôt lui-même. L'homme du nouveau « *centre* » est Boris Eltsine, appelé Otets, « *le père* » puisqu'il est le père du jeune Victor Borissovitich, secrétaire de LD. C'est un militant âgé et malade.

Il s'est entouré de jeunes gens, S.A. Gevorkian qui n'a que 23 ans, le jeune historien G.Ia. Iakovine qui n'a pas trente ans, Moussia Magid, 31 ans, l'écrivain et critique A.K. Voronsky, l'homme de la revue Krasnaïa Nov' qui a tout juste dépassé la quarantaine et le jeune M.J. Blumenfeld du comité central des

Jeunesses communistes. Malgré la fatigue d'Eltsine, en partie grâce à l'activité d'Iakovine, qui, en plus, vit à l'hôtel Lux à la barbe du GPU, le centre a à son actif des réalisations : la liaison directe, qui ne sera pas violée, entre Trotsky et lui, grâce au métallo Mikhail Bodrov, l'organisation du travail dans les usines et de nombreuses manifestations politiques et diffusions de tracts.

Les militants de ce « *centre* » ainsi que ceux que mentionne ci-dessus Isabelle Longuet, semblent avoir été tous arrêtés. Une lettre de 1928 indique qu'il n'y a plus que deux militants actifs à Moscou, Novikov (mais lequel, il y en a quatre sur nos listes) et Algatsov, dit Anton. A partir d'eux se reconstitue un nouveau centre, qui, par Algatsov, prend contact avec Kamenev, dénonce les confidences de Boukharine à Kamenev sur Staline par tract avec la complicité de Filip Schwalbe, secrétaire de Kamenev, membre de l'Opposition. Les arrestations de fin d'année ne laissent subsister aucun doute.

Il y avait dans le Centre un homme du GPU, celui que Victor Serge appelle « *Mikhaïl Tverskoy* » et qui est vraisemblablement le même que le dénommé Mikhail Akhmatov, arrêté peu après avec la totalité des membres de Leningrad. Le nombre de militants et finalement de « *cadres* » tombés est exceptionnellement élevé. En fait le « *centre Eltsine* » tombé, les équipes qui lui succèdent tombent rapidement, Algatsov, qui travaille au parc de trams de Moscou, étant le dernier à tomber en 1929.

Il n'est pas sûr qu'un Centre ait réellement fonctionné par la suite autrement que de façon irrégulière. On met en avant le nom d'Aleksandr Chabion, gravement malade, et qui aurait faibli devant les policiers et son cancer aliés, lors de son arrestation en 1932 pour des paroles imprudentes en cours d'histoire sur Thermidor. L'OGPU a parlé du « *centre trotskyste* » de Koursk, constitué autour de Mikhail Andreevitch Polevoi, qu'elle a arrêté au début des années 30, et des allusions fugitives dans la correspondance de Harvard semblent le corroborer.

Nous savons déjà qu'un homme, qui réussit à recueillir les fils des morceaux de réseaux, garda également jusqu'en 1933 et peut-être un peu plus tard, le contact avec Lev Sedov. Ce correspondant, qui a même rendu visite à Trotsky à Constantinople, où il fut escorté par Raymond Molinier, est mentionné dans nos documents sous le nom de Vetter. Selon la correspondance de Victor Serge, il s'agirait de Iakov Kotcherets, traducteur en russe de Louis Aragon.

Le Centre de Biisk

Il a fallu attendre le mois de mars 1993 et l'arrivée en Allemagne d'une émigrée de 93 ans, à la mémoire de jeune fille, Genia Khersonskaia, pour découvrir l'existence et le rôle de ce qu'on a appelé « *le centre de Biisk* ».

La jeune femme avait épousé en 1925 Gersch Mordkovitch Babinsky, ancien étudiant de Kiev, Juif russe comme elle, qui avait été secrétaire de Trotsky en 1922 après sa démobilisation et qui était alors un des dirigeants de l'Opposition de gauche en Ukraine.

Le rôle véritablement historique de Génia a commencé avec l'exclusion et la déportation de son mari à Biisk. Staline et son appareil de répression semblent avoir été très embarrassés à l'époque, malgré apparences et assurances, par la faible quantité de lieux de déportation contrôlables, et le nombre élevé de trotskystes à déporter. Il fallait craindre le développement de l'influence des trotskystes sur les non-trotskystes, celle des militants formés sur les « *bleus* », l'exemple et l'émulation des nouveaux et des anciens, l'élan nouveau que les anciens recevaient des jeunes.

Généralement, les compagnes des déportés, celles du moins qui n'avaient pas d'enfants, partaient avec eux en exil et se fixaient librement là où leurs compagnons étaient obligés de résider, l'autre différence étant qu'elles jouissaient de leur liberté de circulation.

Les staliniens étaient également très soucieux de circonscrire l'influence possible des trotskystes en isolant les plus éminents d'entre eux et en plaçant leurs déportés dans des localités où il n'y avait pas de différence de niveau politique, donc pas d'éducation mutuelle possible.

Biisk fut un centre de déportation de trotskystes jugés de second rang, immédiatement après les Dingelstedt, Iakovine, Poznansky et autres, dont nous avons souvent parlé. Parmi les hommes qui s'y trouvaient au début, citons A.G. Beloborodov, ancien métallo et sa femme Fania V. Jablonskaia, ancien professeur d'histoire à l'Institut de journalisme. Ministre de l'intérieur de la RSFSR jusqu'à son arrestation, vieux militant rompu à la clandestinité, il était un peu le centre initialement.

A côté de lui, V.M. Ter-Vaganian, jeune intellectuel arménien de grande classe, fondateur de la revue *Sous le Drapeau du Marxisme* et d'autres qui, plus jeunes encore, avaient été de proches collaborateurs de Trotsky. Ainsi des hommes de la trentaine, comme Gersch Babinsky, mari de la « *messagère* », comme Iossif Kraskine, récemment encore journaliste à Vladivostok, de la même génération, ainsi que Lev S. Trigoubov, fils de rabbin, bolchevik de 1917 qui furent tous deux dans les principaux organisateurs de ce groupe-relais, affirmation de notre témoin confirmée par la lecture de la correspondance de Harvard. Génia cite également l'économiste N.A. Palatnikov, animateur du groupe de travail sur l'économie de l'URSS des anciens élèves de l'Institut des professeurs rouges liés à l'Opposition de gauche, la jeune Géorgienne Lyuda Kharandja, compagne du déporté Khotimsky, et d'autres, comme l'ex-tchékiste Naum Mekler qu'elle abomine pour sa « *capitulation* ».

Il semble bien en réalité que la capitulation de Mekler avait été décidée par ses propres camarades comme « *tactique* » — c'était le mot consacré et qu'il ait été rapidement démasqué et de nouveau emprisonné, qu'il négocia sur ordre de la direction de l'Opposition une capitulation « *tactique* » : telle est du moins l'interprétation la plus vraisemblable d'une lettre de Kraskine à Sedov annonçant des mois à l'avance la future capitulation de Mekler.

La « *colonie* » de Biisk connut en 1929 de graves difficultés avec le ralliement de Beloborodov à Radek, Préobrajensky et Smilga, en juin, et l'initiative de Ter-Vaganian de signer derrière LN. Smirnov et Bogouslavsky en octobre. La mise en quarantaine de Beloborodov la secoua profondément.

Mais son rôle fut accru en tant que plaque tournante de l'Opposition de gauche après le départ d'Astrakhan de Khristian Georgévitch Rakovsky, qu'avait jusque là aidé dans ses communications la jeune économiste Tatiana Ivanovna Miagkova, 30 ans, qu'il connaissait depuis le temps où il vivait à Kharkov, par Maria, Moussia dite aussi Maroussia Magid, courrier du centre et le Kalmouk de Saratov Aleksandr Ilyine, venu se mettre à son service.

A partir de Saratov et de ses proches, Rakovsky fut pratiquement « *branché* » sur Biisk. Quand il fut de nouveau éloigné, en 1929, cette fois pour Barnaoul, la chance était restée avec lui puisqu'il retrouva dans cette colonie une série de militants dévoués à sa cause et à sa personne, l'ex-étudiant ukrainien Lipa A. Wolfson, Leon Tchervenoborodov et d'autres dont la fille d'Ivan Nikititch, Olga Ivanovna Smirnova, 21 ans. Pendant une période relativement longue — une année — les contacts ont été gardés avec l'extérieur par Wolfson, en même temps l'ami personnel, le secrétaire, le lieutenant, le fils spirituel et le bras droit de Rakovsky. Malgré sa jeunesse, l'homme — que connaissent personnellement Sedov et Dingelstedt — appartenait au cercle étroit.

Quand il est arrêté, envoyé au politisolator de Tomsk, puis en exil à Parabel, certains pensent que c'en est fini de ses liens avec Rakovsky. Et Dingelstedt écrit qu'ils ont réussi à isoler ce dernier.

Mais Wolfson est tenace. Dès sa libération, il revient clandestinement à Barnaoul et réorganise sur place la liaison avec Biisk, entre les mains de son ancien condisciple et ami L.I. Kheifetz, autre ex-étudiant juif

d'Ukraine exilé à Biisk. Il n'est pas certain qu'il ait quitté Rakovsky avant son arrestation. Genia Khersonskaia fut sans doute le dernier courrier entre Biisk et Rako, et retour.

Le réseau de Wolfson, le « *centre trotskyste Wolfson-Rakovsky* », diront les policiers de Staline, a d'ailleurs des liaisons non seulement avec Biisk, mais Novosibirsk, Roubtsovsk, Tomsk (d'où L.S. Sosnovsky lui envoie une lettre par Wolfson), Krasnoiarsk, Kamen, (Zina Kozlova), Minoussinsk (L.I. Girchik) et le « *centre bolchevik-léniniste* » de Koursk (M.A. Polevoi) dont Maroussia Chibanova a entretenu Rakovsky.

Il est très probable qu'il a permis aussi à un « *centre* » théoriquement composé de Rakovsky, Griinstein et I.N. Smirnov de « *tenir* » quelque temps : Rakovsky l'avoue impunément à ses tourmenteurs en 1937. A cette date, ses deux camarades sont morts en prison.

Cherchant peut-être un moyen pour contraindre Rakovsky à la capitulation, le NKVD commence à arrêter et interroger systématiquement ses jeunes camarades à partir de 1933. C'est l'économiste Anna Pavlovna Livshitz qui, à Novosibirsk, capitule et, la première, livre les noms de ses camarades du « *centre* ». Tous sont immédiatement arrêtés et tous nient farouchement. Rakovsky pourtant est dans le piège : ils sont menacés de mort et c'est probablement pour leur sauver la vie qu'il va accepter de négocier sa propre reddition. Les hommes-clés du réseau sont condamnés à cinq ou sept ans de prison.

Les « Centres pan-russes »

Les mouvements nombreux et vigoureux qui éclatent dans les prisons, les isolateurs et plus tard dans les camps sont évidemment la preuve de l'existence d'une organisation et se retrouvent tous avec des trotskystes (bolcheviks-léninistes) à leur tête, dans un front uni entre fractions concurrentes et même groupes différents.

La grève de Verkhnéouralsk, en avril 1931, rassemble 176 communistes de toutes nuances, soutenus par les anarchistes. Le Comité de grève est formé de F.N. Dingelstedt, du « *bolchevik militant* » German Konstantinovitch Kvatchadze, un ancien, et du déciste Saiansky. Ils l'emportent. Le 1er mai, ils organisent dans l'isolateur une manifestation autour de portraits de Trotsky et de mots d'ordre de l'Opposition. En juin les autorités contre-attaquent. Les « *meneurs* » sont envoyés dans des « *séjours* » de représailles très dures. Le B.L. V.P. Ianoutchevsky, ancien responsable de Moscou, est condamné à dix ans et ne reparaitra plus.

Mais les représailles nourrissent la résistance. On se bat contre ces sanctions, contre le renouvellement automatique de peines. A Verkhnéouralsk, on décide une nouvelle grève. Le comité de grève est élu. Il comprend encore Dingelstedt, décidément chef reconnu, le « *bolchevik militant* » Sacha Slitinsky, ancien étudiant de Moscou, bête noire du recteur Vychinsky et l'ex-dirigeant des J.C. d'Ukraine, l'ouvrier du cuir Iakov Byk qui dépasse à peine vingt-cinq ans, le journaliste Iakov Kraskine, qui n'a pas atteint la trentaine..

Tous les quatre sont aussitôt arrêtés — littéralement enlevés — et transférés aux terribles îles Solovki. Ils y recommencent patiemment le travail d'organisation et après quelques mois parviennent à déclencher une grève sur la revendication des prisonniers de « *régime politique* », qui obtient des résultats partiels. Dingelstedt, libéré au terme de sa peine, vit quelque temps à Alma-Ata, puis est arrêté de nouveau, finalement fusillé en 1938 à Vorkouta avec le gros des troupes.

Nous n'avons que peu de détails, en-dehors de la férocité de la répression, sur la troisième grève de la faim du politisolator de Verkhnéouralsk en décembre 1933. La capitulation de Rakovsky en 1934 n'entraîne que peu de militants : Iakov Byk, qui le regrette aussitôt et se fait déporter à nouveau. Les Eltsine père et fils, un instant tentés de suivre Khristian Georgévitch avant de se reprendre, et enfin Nadejda Ioffe qui capitule par excès de confiance personnelle.

De 1934 à 1936, il y a comme une vague de calme sur le Goulag, que nous sommes incapables de caractériser et encore moins d'expliquer. La plupart des condamnés arrivent au terme de peines déjà doublées et sont libérés comme Dingelstedt ainsi Victor Eltsine, le fils de Boris Mikhaïlovitch, Grigori Iakovine, Elzéar Solntsev, Sokrat Gevorkian, V.F. Pankratov, finalement les vrais cadres trotskystes en URSS.

Les premières condamnations, la plupart administratives et automatiques commencent fin 35 et pleuvent. Pankratov, Pevzner retournent au Politisolator et tous leurs camarades d'Orenbourg vont les suivre. Elzéar Solntsev meurt d'une grève de la faim contre le renouvellement automatique de sa peine. C'est, des camps aux prisons, le grand remue-ménage.

Pendant ce temps, ce sont les hommes de Trotsky ou soupçonnés de l'être, restés dans l'armée, qui sont frappés. L'un d'eux, un Juif ukrainien, ancien chef de partisans, Dmitri Arkadiévitch Schmidt est connu et populaire : il a publiquement menacé Staline de lui couper les oreilles avec son sabre. Il y a aussi un général connu pour sa valeur militaire, Kouzmitchev et deux trotskystes militaires, Yakov.O. Okhotnikov, 35 ans, héros de la guerre civile et Arkadi Heller qui n'a pas trente ans. Dans les prisons, on torture, notamment Vitali Primakov, héros de la guerre civile et membre de l'Opposition de gauche. On ne sait rien de nouveau sur cette affaire depuis plus d'un demi-siècle, sinon que personne n'avoua.

L'avertissement était pourtant sérieux. Et en définitive ce sont les trotskystes des camps qui ont commencé les hostilités en riposte au premier procès de Moscou.

Les années à partir de 1936 constituent en effet un véritable tournant dans l'histoire de la répression — avec la généralisation du Goulag, le « *Lager* ». D'abord parce que les arrestations envoient un flot continu d'anciens et de nouveaux prisonniers de toutes les générations, et qu'il devient difficile d'y contrôler les « *trotskystes* ». Ensuite parce qu'il s'est rétabli une sorte de communication entre les camps et le vaste monde. On connaît l'existence des procès de Moscou et de la guerre d'Espagne, des grèves dans le monde occidental. Des prisonniers politiques — trotskystes évidemment — cherchent à entraîner la population, manifestent devant, puis dans la rue, à Vladivostok, lors de la concentration de la population pénitentiaire vers Magadan. Comme les bolcheviks avant 1917, ils espèrent toucher par les marins et pêcheurs les prolétaires du monde. Il semble que les autorités réalisent une fois de plus le terrible danger de la contamination révolutionnaire.

C'est au cours du transfert d'un certain nombre de prisonniers du Karaganda, de Krasnoïarsk et autres camps que des détenus sont envoyés via Vladivostok en direction de la nébuleuse de Magadan. Inspirés par leur nombre, l'ouverture de la ville et du port sur l'Océan et le monde, ils s'adressent à la population par pancartes et banderoles, puis se risquent à crier dans la rue leurs mots d'ordre de suppression du travail forcé et de reconnaissance de leur statut de prisonniers politiques. Ils sont écoutés et c'est pour eux déjà une grande victoire.

Dans chacun des contingents de prisonniers venus du Kazakhstan, du Karaganda, etc., il y avait déjà de petits noyaux trotskystes qui font organiser l'élection de comités. C'est le trotskyste V.A. Volkov, dit Voltchok, agitateur de grande classe qui est le porte-parole des bagnards du Karaganda. Les autres dirigeants ont des noms connus : il y a là Léonide Guirchik, ex-tchékiste qui vient de la prison d'Orenbourg où Serge l'a connu. Bientôt va arriver le responsable du premier centre, B.M.Eltsine, lui aussi issu d'Orenbourg .

Les comités de grève fusionnent dans l'action. Selon le GPU, celui de la Baie de Magadan compte deux trotskystes de droite (les fidèles de Trotsky et de Rakovsky), deux de gauche (anciens du Bolchevik militant), les décistes Saïansky et Filippov, mais aussi le « *capitulard* » Mendelberg, les militants

Baranovsky, E.Z. Gorodetsky, R.N. Sakhnovsky, M.A. Solovian, N.I. Gorenstein, et enfin Boris Mikhailovitch Eltsine lui-même qui va donc mourir au combat.

Là, ils ont trouvé déjà une organisation puisqu'une troïka composée de M. Ia. Natanson, G. Ostrovsky et Lado Enoukidze s'est déjà organisée et a organisé ses camarades sur la Kolyma.

L'homme qui compte le plus est évidemment un trotskyste, un autre, dirigeant de masse, Samouil Iakovlévitch Krol dit Krolik, qui a 43 ans. Il a adhéré au parti en 1914, à 20 ans, a été à 23 ans président du syndicat des travailleurs de l'alimentation et, à partir de la révolution d'Octobre, membre de l'exécutif du présidium du conseil exécutif des syndicats pan-russes de travailleurs. C'est un homme magnifique, extraordinairement populaire, dont tous les témoins parlent avec émotion.

Pour venir à bout de lui et de son organisation clandestine, il faudra un agent spécial, Boris Kniajitsky dit Graf, infiltré comme détenu qui, après avoir inspiré confiance, a été chargé du courrier entre militants, qu'il distribue sans faute après avoir photocopié le contenu pour le NKVD. Il faudra aussi que, torturé, Voltchok craque et raconte tout, narrant par le menu l'action telle qu'elle s'est déroulée. Juges, policiers, public et accusés l'écoutent au procès dans un silence de mort : c'est la tragédie la pire. Cet homme était un brave et c'est son ombre qui parle.

Une autre action fait apparaître peu après le nom d'un trotskyste de la dernière génération, le journaliste L.I. Podoliansky, qui n'a que 27 ans, et était membre des JC quand il a été arrêté. Il est fier d'être devenu « *bolchevik-léniniste* » au camp et s'en targue devant ses bourreaux.

Tous les dirigeants du comité de grève de Magadan ont été condamnés à mort et fusillés entre septembre et novembre 1937. Plusieurs dizaines de trotskystes avec lesquels ils étaient en rapport ont été arrêtés à leur tour et exécutés en 1937-1938

Or nous savions déjà qu'à des milliers de kilomètres, dès 1936, plusieurs milliers de détenus « *trotskystes* » sont concentrés dans la région de Vorkouta autour d'une briqueterie. Nous n'avons aucune liste, mais seulement des témoignages partiels qui se recoupent : il y a là Sermouks et Poznansky, les fidèles secrétaires, le métallo V.V. Kossior et sa compagne « *Pacha* » Kounina, Moussia Magid, devenue tuberculeuse, qui ne quitte plus sa paillasse, Itta Choumskaia, tinciemie évadée, avec ses deux sœurs, S.A. Gevorkian, le jeune enseignant arménien qui n'a pas 35 ans, la famille Tsintsadze au complet avec deux générations Sacha Slitinsky, Lev Stolovsky et Sacha Milechine les ex-dirigeants-étudiants de Moscou, bêtes noires du recteur Vychinsky, l'ancien élève-officier Lado Enoukidze, le « *bolchevik militant* » Kamenetsky, la femme de Stopalov el G.M. Stopalov lui-même, qui n'a que 36 ans. Iossif Kraskine et l'allia Jahlonskaia sont présents avec l'ancienne dirigeante des JC Raia V. Loukinova, l'ancien membre du CC des JC d'Ukraine, Dmitri Kourianevsky, M.A. Polevoi, l'homme de Kursk, l'ancien journaliste géorgien Virap Virapovitch Virap, mais aussi de jeunes hommes magnifiques usés physiquement par les combats.

En octobre 1936, après les procès de Moscou contre lesquels ils ont protesté, les trotskystes font adopter partout le principe de la tenue d'assemblées générales, de l'élection de triangles politiques et de comités de grève. Celui de Vorkouta est dirigé par Grigori Iakovlévitch Iakovine, la quarantaine passée à peine, un historien de grande valeur, le jeune ex-tchékiste géorgien Vassili Adamovitch dit Vasso Donadze, qui a 34 ans, Sokrat Afanassiévitch Gevorkian, qui en a 32 et Aleksandr Milechine, un petit peu plus jeune.

La grève de la faim, qui commence le 27 octobre 1936 sur les revendications classiques des droits des prisonniers politiques, dure cent trente-huit jours et est féroce réprimée. Au début de mars 1937, les autorités font mine de céder, augmentent les rations alimentaires, acceptent le regroupement des « *politiques* ». Le commandant Kachkétine a été chargé de la solution finale qu'il commence à exécuter en mars 38. Pendant des mois, tous les jours, plusieurs dizaines (les trotskystes, hommes ou femmes, sont exécutés à la mitrailleuse au bord de la tranchée qu'ils ont eux-mêmes creusée. Chaque jour on lit la liste

des fusillés à la radio que l'on entend dans les baraquements. Maria Mikhailovna Joffe écrit qu'elle n'a entendu que le premier nom, celui de Grigori Iakovlevitch Iakovine. Elle ne dit pas qu'il était alors son compagnon, en tant que « *mari de camp* ».

Seuls quelques trotskystes survivent, Maria Mikhailovna elle-même, que Katchkétine espérait briser pour un nouveau procès, mais il est lui-même arrêté. Maria Mikhailovna Joffe vivra assez longtemps pour survivre à Staline, quitter l'URSS et écrire un livre magnifique sur sa « *longue nuit* ». Elle parle longuement de deux autres « *survivants* », Carlo Patskachvili, jeune Géorgien lumineux d'intelligence et surtout A.A. Konstantinov, dit Kostia, ce militant sans peur ni reproche dont elle exalte la mémoire. Tous deux périssent avant la fin de la guerre. Il n'y a que quelques survivants.

Qui étaient les trotskystes ?

Les informations dont nous disposons sont plus nombreuses et détaillées et l'on peut tenter maintenant des analyses numériques sur des tranches peut-être un peu insuffisantes tout de même.

Sur le groupe des condamnés de Magadan leurs geôliers ont fait les analyses suivantes :

* Appartenance politique

- - trotskystes, 30 %
- - exclus du parti, 63%
- - sans parti, 7%

* Tranches d'âge

- - moins de 30 ans, 20%
- - 30 à 40 ans, 60 %
- - de 40 à 50 ans, 20 %

* Niveau d'instruction

- - élémentaire, 23 %
- - secondaire, 22 %
- - supérieur, 55 %

* Nationalités

- - Russes, 40 %
- - Juifs, 30 %
- - Ukrainiens, 10%
- - Géorgiens, 10 %

Les conclusions sont nettes.

Les trotskystes étaient les dirigeants reconnus de l'action, ils étaient eux-mêmes, avec quelques anciens, les jeunes combattants d'Octobre et des années révolutionnaires. Par leur niveau d'instruction, dans un parti où plus de la moitié des membres sont illettrés, ils constituent une élite intellectuelle. L'importance de la question nationale dans le courant oppositionnel est souligné par la présence d'Ukrainiens et de Géorgiens.

J'ai fait moi-même une série de calculs sur les membres du parti exclus comme *oppositionalneri* dans la première vague, en 1927/28. Les calculs ont été faits seulement sur ceux pour lesquels nous disposons de données suffisantes. Je dois dire que le comptage sur les « *nationalités* » ne repose que sur des chiffres insuffisants.

Par ailleurs, quand un ouvrier est devenu directeur d'usine, un mécano professeur d'université, la classification est difficile, aussi nous n'avons classé que sur le niveau d'instruction quand il était donné. Le nombre d'ouvriers promus socialement par les rabfaki (universités ouvrières) est d'ailleurs presque

égal à la moitié du total des ouvriers, celui des élèves des Instituts de Professeurs Rouges représente un bon tiers des militants classés au niveau « *supérieur* ».

S'il y a des techniciens employés dans l'appareil d'Etat, le nombre de militants *oppositionalneri* qui travaillent dans l'appareil du parti est infinitésimal. Le tableau suivant, calculé pour une partie seulement des exclusions de 1927 fait apparaître les pesanteurs d'une histoire politique arrêtée net par la répression.

* Date d'entrée au Parti communiste

- - avant 1917, 46 %
- - en 1917, 16 %
- - entre 1917 et 1923, 38 %

* Age

- - moins de 20 ans, 0 %
- - de 20 à 30 ans, 45 %
- - de 30 à 40 ans, 42 %
- - de 40 à 50 ans, 10 %
- - au-dessus de 50 ans, 3 %

* Niveau d'instruction

- - élémentaire(ouvriers d'usine), 60 %
- - secondaire, 20 %
- - supérieur, 20 %

*Nationalités

- - Russes, 44 %
 - - Juifs, 25 %
 - - Géorgiens, 13 %
 - Lkrainicns, 10 %
 - - Divers, 8%
- (Finnois, Bulgares, Lettons, Polonais, Turkmènes)

Ces résultats sont conformes aux précédents ; il restera, quand les moyens nous en seront donnés à faire mieux qu'à partir de sondages arbitraires.

Trotsky au crible des archives

J'avais déjà montré, je crois, combien il fallait tenir compte, en acceptant les informations apportées par Trotsky, du poids de la répression et de la nécessité pour lui de dissimuler une organisation clandestine. Il faut ajouter aussi — et c'est normal — qu'il ne disposait pas lui-même des données qui expliquaient les « *arrivages* ».

Dans l'affaire du Bloc des oppositions en 1932, Trotsky a menti pour protéger les généraux qui étaient aux mains du GPU, en ne révélant pas, par ce qui n'aurait été à ses yeux qu'une vaine gloriole mettant en péril des militants, le rôle important joué par ceux de son organisation en URSS et au-dehors. Il a maintenu, avec Sedov, la même attitude pour les procès de Moscou.

Il a de même forgé avec constance et énergie la légende de l'« *isolement* » absolu de Rakovsky à Barnaoul, destinée de toute évidence à protéger le vieux lutteur en le dégageant de toute « *action* », et l'a maintenue après sa capitulation comme élément de « *torture morale* » expliquant sa « *capitulation* ». Mais il savait pertinemment que, s'il avait lui-même reçu des documents signés de lui et correspondu avec lui apparemment jusqu'en 1932, selon le témoignage de Genia Khersonskaia, c'est que ses militants

avaient pu contacter Rako et rapporter de chez lui les documents qui lui parvenaient après un périple parfois très long.

Les va-et-vient d'un homme comme Lipa Wolfson, le voyage d'une Chimanova, informations policières confirmées ensuite, le récit du voyage de Génia Khersonskaia, qui a rencontré chez Rakovsky non seulement sa femme Aleksandrina qui voyageait et se rendait à Moscou de temps en temps, mais Olga Davidovna Lobkova, l'épouse de Lev Sosnovsky, laquelle avait aussi beaucoup de liens « *du côté des gens dans la rue* » et apportait une lettre de son mari enfermé en politisolator.

Sur ce plan-là, la cause est entendue. Les archives éclairées par un témoin sont plus proches de la vérité que les affirmations de Trotsky plongé jusqu'au cou dans la guerre et la ruse.

En revanche, c'est incontestablement lui qui avait raison quand il parlait de ses camarades en URSS comme de véritables éléments d'organisation, de leur combat, de leurs débats. L'Opposition de gauche russe est bien telle qu'il la décrivait, une organisation dans la tradition bolchevique, avec les « *anciens* » de la « *bande unie et hardie* » dont parlait Voronsky. Le départ des plus connus d'entre eux a impressionné les commentateurs, mais n'a pas gommé les autres, inconnus. Elle repose aussi sur la génération d'Octobre, ces jeunes gens qui ont rejoint le parti en masse pendant l'année 17 et pendant la guerre civile, quittant le lycée, l'usine pour aller se battre. Cette génération détruite était une génération « *trotskyiste* », comme l'était l'élite intellectuelle des jeunes ouvriers qu'on retrouvait alors dans les rabfaki et l'Institut des Professeurs Rouges.

C'était une organisation communiste, issue du parti bolchevique, poursuivant sa tradition, l'enrichissant de sa propre splendide et tragique expérience. Il y a là une véritable continuité, telle que Trotsky l'a souvent décrite. Ainsi le nombre de communistes géorgiens parmi les déportés trotskystes — énorme par rapport à la population de ce petit pays —, est significatif de la révolte d'un parti communiste entier contre le totalitarisme absolutiste qui l'a délibérément étouffé et saccagé dans sa détermination nationale.

C'était aussi une organisation vivante, démocratique, responsable, aimant les débats malgré les terribles conditions qui lui étaient imposées, gérant sa propre vie, déterminant sa politique et tout heureuse de découvrir finalement que le « *Vieux* », LD, à l'étranger, arrivait aux conclusions qui étaient les leurs, dans leur trou.

C'est également Trotsky qui avait raison quand il considérait et affirmait que tous les autres groupes d'*oppositionalneri* d'URSS, des décistes aux gens de l'Opposition ouvrière, de la Vérité ouvrière et autres petites groupes, ne jouaient aucun rôle véritable, alors que les « *gauchistes* » de l'époque les montaient en épingle pour « *relativiser* » l'importance des trotskystes proprement dits.

Grenoble le 1er décembre 1993